

Collectionniste

Philippe Gindre

John Coolter revenait de la petite cuisine de son nouvel appartement, les bras chargés de vieilles bouteilles aux formes exotiques trouvées ici et là, au gré de ses visites au marché aux puces. Il venait de les emplir à un tonnelet de vin gris de la région d'Aigues Mortes, et les posa bruyamment sur la petite table de bois noir de la salle à manger. Après avoir contemplé un moment les reflets qu'allumaient sur leurs goulots les trois bougies du candélabre, il leva les yeux et demanda soudain à Isidore Quincampoix, l'air enjoué :

– Pensez-vous que cela suffira, cher collègue ?

Quincampoix, quoique habitué aux provocations bon-enfant de son vieil ami, acquiesça sans mot dire, l'air épouvanté.

Sans paraître s'en apercevoir le moins du monde, Coolter emplit à ras bord un énorme verre à pied qu'il tendit à Quincampoix en éclatant de rire. Après s'être servi non moins copieusement, il entrechoqua bruyamment les deux récipients au risque de les briser, en s'écriant :

– À la Nocturne, qui s'invente à présent autour de nous!...

De fait, comme put le constater Quincampoix en jetant un rapide coup d'œil à la fenêtre, la nuit tombait. Des bruits de pas, des discussions étouffées montaient de la petite cour intérieure; les premiers clients du restaurant au-dessus duquel demeurait à présent Coolter commençaient à arriver. Les fenêtres des voisins s'allumaient une à une; des fenêtres hautes et étroites

percées dans ces blocs monolithiques que paraissent être les vieilles demeures arlésiennes.

*

Le repas commencé, Quincampoix, qui crut déceler dans la désinvolture de son ami autre chose que l'habituelle légèreté qu'il affichait volontiers, finit par demander:

– Dites-moi, John, ne m'auriez-vous invité que pour goûter le sympathique *gris* de la coopérative et faire honneur à ce poulet fermier?

Coolter, dont les yeux semblaient fixés sur un minuscule portrait à l'eau forte de J.K. Huysmans accroché au mur, pinça les lèvres et fronça les sourcils, prélude chez lui à d'intéressantes confessions. Bientôt, en effet, il s'éclaircit la voix et après s'être rincé la gorge à l'aide du *gris*, avoua:

– Non... À vrai dire non... *Damn it* quelle histoire ridicule !... Je ne vais plus oser sortir ! c'est trop bête !

Sans rien ajouter, il continua à regarder en direction du mur.

Connaissant le goût de Coolter pour les préambules, Quincampoix se garda bien de lui poser davantage de questions. Il se contenta au contraire de suivre le regard courroucé de son ami et s'aperçut qu'il considérait en réalité, non le portrait de Huysmans, mais un cadre de bois ciré accroché tout à côté de celui-ci. Cet objet aux formes insolites, heureux résultat d'une audacieuse hybridation entre l'esthétique moderniste des stylistes barcelonais et le minimalisme des constructivistes russes, tentée au début de ce siècle par l'artiste catalan Josep Llogat, se trouvait au mur depuis quelques semaines déjà.

Vide.

Comme Coolter avait fini par le confesser, il attendait un document important, une lettre autographe de Charles Laguépie, le poète, romancier et essayiste décadent. Il avait pensé l'y placer.

Coolter n'ouvrant plus la bouche que pour avaler des petits morceaux d'une aile de poulet qu'il avait délicatement émietlée, Quincampoix jugea bon d'attendre.

*

Le dîner terminé, le café bu, les deux hommes passèrent au salon. Coolter se versa un scotch, alluma un cigare et Quincampoix entreprit de griffonner quelques notes mystérieuses dans un petit carnet à couverture de cuir noir. Une heure passa.

– Je boirais bien une bonne bière bien fraîche !

John Coolter ponctua ces mots d'un claquement sonore de la langue qui fit sursauter Quincampoix. Il se frappa ensuite la cuisse du plat de la main, comme en écho, geste qu'il avait toujours au moment de se lever. Quincampoix ne fut donc pas autrement surpris de le voir s'extraire de son confortable fauteuil de cuir dont les formes généreuses, la teinte orangée, évoquaient toujours pour lui sans qu'il sache véritablement pourquoi les biscuits Chamonix de son enfance.

John Coolter tira à la pression deux bocks de Guinness. Depuis qu'il avait, à grands frais, reconstitué un bar de pub londonien dans son petit appartement arlésien, ses invités ne buvaient plus, passé une heure du matin, que de la Guinness. Ici, toutefois, nulle cloche inopportune ne venait interrompre les consommateurs.

– Oui, il y a vraiment des gens bizarres, murmura Coolter en se rasseyant, comme pour signifier qu'il venait de parvenir au terme d'une réflexion silencieuse.

– Que voulez-vous dire? interrogea Quincampoix dont les pointes de moustache s'ornaient comiquement d'un peu de mousse de bière.

– Ce coursier qui m'a apporté, juste avant que vous n'arriviez, les photos de la fresque de Ramory. Il insiste pour être payé en *pesetas* franquistes. Il se fait appeler Hernando Perez, mais je sais pertinemment qu'il se nomme en réalité Patrick Müller et est de nationalité franco-suisse. Alors ? Quelle mouche le pique ?

Quincampoix fronça les sourcils sans répondre.

Coolter s'enfonça dans son fauteuil et s'absorba dans la contemplation des petites bulles de gaz qui s'élevaient dans son verre. Après quelques minutes, il ajouta :

– Oui, il y a même beaucoup de gens bizarres... À moins que nous ne les attirions, Isidore, qu'en pensez-vous ?

Quincampoix leva les yeux au plafond et soupira longuement avant de répondre :

– Ce n'est pas impossible... Nous avons eu ce mois-ci notre lot d'hurluberlus en tous genres à l'[Institut](#). À croire que tous les laissés-pour-compte du Concours Lépine se sont donnés rendez-vous chez nous ! Mais, cela me fait penser... Avez-vous entendu parler d'Albert Daum, le milliardaire ?

– *I don't think so...*

– Eh bien, Albert Daum était ce que j'appellerais une personne bizarre. Mais une manière d'aristocrate en son genre. Il a terminé ses jours hanté par une idée fixe. Un soir, alors qu'il était encore jeune et qu'il rentrait de son pavillon



John Coolter

III. Sylvain Chevalier

de Sologne et regagnait Paris, il s'est pris à songer à toutes les villes et à tous les villages qu'il traversait, à tous ces endroits, ces *lieux*, ces intimités, qu'il ne connaîtrait jamais. Il a tout à coup trouvé terrible que ce voyage le conduise justement là où lui-même s'était patiemment constitué un intérieur. Il a pensé avec effroi à tous ces objets inertes qui n'attendaient que son retour pour s'animer quelque temps, sous son impulsion. Je ne saurais vous expliquer exactement cela ; toujours est-il qu'il n'est pas rentré chez lui ce soir-là. Ni aucun autre soir. Il n'a plus passé, ensuite, deux nuits de suite dans la même chambre. Pire, dans la même ville ! Il voulait avoir vécu dans le plus d'endroits possibles avant de mourir. Comprenez-vous cela ? Je l'ai connu lors de son passage en Franche-Comté. Il a habité à Besançon le 4 juin 19.. Il logeait dans cet affreux petit hôtel qui se trouve près du pont Battant. Nous avons lié connaissance à la bibliothèque municipale l'après-midi même ; par un hasard assez remarquable nous étions tous deux sur le point de sortir l'un des exemplaires originaux des *Farfadets* de Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, cet interminable journal d'un des plus prolifiques fous littéraires du XVIII^e qui soit parvenu à se faire imprimer. Vous qui parliez de gens bizarres ! Ce Berbiguier a, sa vie durant, été persuadé que des cohortes de démons, qu'il nommait, allez savoir pourquoi, des farfadets, le hantaient et avaient juré sa perte ainsi que celle du royaume de France. Il possédait une collection de petites fioles remplies de jus de tabac dans lesquelles il était convaincu d'avoir enfermé les plus dangereux d'entre eux. Les autres, ceux qui venaient lui tirer les pieds durant son sommeil, il se contentait de les larder de coups d'épingles au risque de se blesser lui-même à travers les draps !

– J'ai lu *Les Farfadets*, Isidore... vous me parliez d'un certain Alfred Dôme, bisontin d'un soir.

– Albert Daum, oui. Et il a effectivement « vécu » à Besançon le jour où nous nous sommes rencontrés à la bibliothèque. Après avoir discuté quelque temps de nos penchants livresques respectifs de manière assez conventionnelle, nous avons tout naturellement abordé le sujet des fous littéraires et, de manière plus générale, celui des excentriques. Je ne sais ce qui l'a poussé à cette confession, mais il m'a alors avoué son obsession. Alors que nous buvions un verre de Gangloff à la terrasse d'une brasserie du centre, il m'a récité par cœur les noms des 730 villes françaises et belges où il avait vécu au cours des deux années qui venaient de s'écouler ! Lorsque j'ai appris sa mort, il vivait en Espagne. Il a fini ses jours dans un petit village de la Junta de Castilla y León. Il a succombé à une crise cardiaque quelques minutes après son arrivée.

Coolter acquiesça sans mot dire. L'air toujours vaguement soucieux, il finit par se lever et se dirigea vers les toilettes.

– **V**oyez-vous, dit Coolter à son retour, je viens de me souvenir d'un ami allemand, que je n'ai plus revu depuis bien des années et qui avait aménagé certaine pièce de sa maison de manière assez particulière. Vous qui vous moquiez de mon bar britannique, voici encore quelques semaines, que n'auriez-vous dit devant les urinoirs de Mirko ! Oui, *les* urinoirs. Il en possédait quatre, bien alignés contre le mur de sa monumentale salle d'eau. De splendides pissotières de style pseudo-Art Déco récupérées à la fin de la guerre dans un dancing berlinois en même temps qu'un « vomissoir » à poignées chromées, pour les soirées un peu trop arrosées. Devinez-vous la raison de cette fantaisie ?

– ...

– Eh bien, Mirko, avec l'âge, en était venu à connaître certains dysfonctionnements internes et intimes somme toute assez fréquents chez les hommes, passé la soixantaine. Le croirez-vous, il obligeait tous les soirs ses partenaires de poker à venir uriner en même temps que lui, de peur qu'ils ne trichent en son absence ! Fascinant, non ! ?

– Scatologique, tout au plus...

– Allons, Isidore, ne vous faites pas plus pudibond que vous ne l'êtes !

Coolter, visiblement ragillard par le tour que prenait la conversation, se leva pour mettre un disque. Il choisit un long enregistrement de musique bruitiste, ce qui avait le don d'agacer Quincampoix au plus haut point.

Alors qu'un des musiciens semblait s'attaquer à un chariot de supermarché à l'aide d'une scie à métaux, Coolter saisit la pochette du disque à deux mains et, les bras tendus, la fit pivoter plusieurs fois, comme s'il eut tourné le volant d'une petite voiture de sport. Il tentait en fait, Quincampoix le comprit bientôt en jetant un coup d'œil aux éclaboussures qui la maculaient artistiquement, de faire « fonctionner » ce qu'il pensa être des motifs néo-psychédéliques concentriques.

– Savez-vous, Isidore, quel est le suicide le plus idiot qui se soit jamais commis dans mon proche entourage ? demanda Coolter en reposant la pochette. *Well*, je connaissais voici une petite dizaine d'années un collectionneur de disques. Un jeune homme plutôt sympathique, ayant femme et enfants, et qui gagnait relativement bien sa vie. Eh bien, cet aimable gaillard n'avait qu'un seul défaut, celui de consacrer systématiquement la majeure partie de son salaire à une collection phénoménale de disques en tous genres, allant des valse de Strauss au Jazz de la Nouvelle Orléans, en passant par la musique « Country » des Texans ! Il serait sans doute intéressant de tenter d'établir ce qui, dans son histoire personnelle, avait pu déterminer pareille obsession. Toujours est-il que le pauvre garçon avait loué par économie un minuscule appartement dans un vieil immeuble délabré, dans lequel sa petite famille était loin de tenir la

meilleure part ; la majeure partie en était occupée par sa volumineuse collection qui s'augmentait chaque mois d'une bonne centaine d'albums ! Vous pourriez penser, à m'entendre, qu'un mélomane devait au moins passer chez lui de sympathiques soirées. Pas du tout ! Le confort y était pour le moins spartiate, et l'acoustique, en raison des rangées de disques qui recouvraient chaque mur, déplorable. Vous croyez sans doute que c'est cela qui l'a poussé au suicide. Ou peut-être encore la perspective prochaine de la saturation irrémédiable de son petit appartement. Non. La raison qui l'a persuadé de se défenestrer après avoir fondu au chalumeau une partie de sa collection est tout autre ; il s'en est expliqué dans une lettre retrouvée comme fossilisée dans le vinyle. Un soir, alors qu'il classait sans même les écouter ses dernières acquisitions, il a été saisi d'un doute atroce. Je l'imagine se précipitant à la recherche d'une feuille de papier et d'un crayon afin de tenter de déterminer si ce doute était fondé. Il l'était : à moins de cesser immédiatement tout nouvel achat — et encore n'était-il pas sûr que cela suffît — il ne pourrait jamais avant sa mort, dût-il vivre jusqu'à cent ans, écouter ne serait-ce qu'une fois tous les disques de sa collection, même en y consacrant tous ses loisirs, toute sa retraite, et ce du matin au soir. Par désespoir, il s'est donc jeté par la fenêtre. J'ai raconté cette histoire à un médecin psychiatre qui l'a trouvée plutôt singulière. Ce genre d'individu, m'a-t-il dit, se contente généralement d'amasser, et trouve son contentement dans la contemplation passive des objets qu'il rassemble plutôt que dans leur utilisation. Tel le hamster domestique, déjà surnourri, obèse, qui se rassure en amassant d'inutiles réserves de graines en prévision d'un improbable hiver d'appartement, ils entassent, accumulent. D'autres, plus pervers, trient et retient sans cesse leur collection, modifiant continuellement leur système de classement. Non, notre homme était différent. Il faut croire que nous avons là un cas déviant de *collectionnite*.

– Mais, d'une certaine façon, ne pouvons-nous pas ramener chacun des cas que nous avons évoqués à une certaine forme d'accumulation pathologique ; Patrick Müller amasse les *pesetas*, Albert Daum collectionnait les lieux de vie, Mirko, les urinoirs ! À chacun sa manie !

– Certes, approuva Coolter.

– Vous qui avez beaucoup voyagé, continua Quincampoix, du moins plus que moi, devez connaître les capacités de résistance exceptionnelles des scorpions.

– Des scorpions? s'étonna Coolter. Oui, en effet... Je n'ignore pas, qu'outre leur remarquable aptitude à survivre à une sécheresse prolongée, ces petits animaux ne craignent ni le gel, ni les chaleurs intenses. On a même démontré que non seulement les scorpions enduraient parfaitement les radiations provoquées par la libération de l'énergie intra-atomique, mais que leur



Isidore Quincampoix

III. Sylvain Chevalier

descendance n'en était nullement affectée. Si quelque catastrophe de ce genre venait à se produire par la faute de nos gouvernants, la Terre des siècles à venir aurait toutes les chances d'être peuplée essentiellement de ces détestables créatures !

– Eh bien, Molnier, du Parquet, m'a l'autre jour rapporté une affaire terrible, qui date déjà d'une vingtaine d'années, à l'époque où il débutait en région lyonnaise. Sans la chute scandaleuse du gouvernement Briquet, la chose eût fait la une des journaux nationaux. Là encore, une affaire de collectionneur. Un collectionneur de scorpions, cette fois. De scorpions vivants. Notre homme possédait une trentaine de spécimens, parmi les plus dangereux et les plus agressifs du globe. Il les nourrissait exclusivement de souris blanches et de grenouilles élevées par lui. Il leur réservait plusieurs pièces de sa villa, où nul autre que lui n'avait le droit d'entrer. Il y avait lui-même construit de grands vivariums climatisés. Le *Buthus australis* y prospérait sous les lampes à bronzer. Le magnifique *Androctonus funestus* y chatoyait, jaune citron, en compagnie du grand scorpion africain, le *Scorpio Afer* et de ses cousins européens, l'*Androctonus occitanus* et l'*Euscorpius italicus*.

Or, il advint qu'un jour ses voisins s'émurent de la proximité de cette singulière ménagerie. On pétitionna. On lui rendit la vie impossible. Les commerçants refusèrent de le servir. Des pierres brisaient les carreaux de ses fenêtres plus vite qu'il ne les pouvait faire remplacer. Après un mois de siège, notre homme survivait de surgelés et de biscottes qu'il se faisait livrer au petit matin. Sans doute devait-il être partiellement dérangé dès avant le début de cette affaire. Mais le fait est qu'il perdit alors tout-à-fait la raison. On ne sait pas exactement comment il s'y prit, mais il parvint à s'introduire nuitamment chez une dizaine de ses voisins, où il déposa deux ou trois de ses petites bestioles. Comme je l'ai fait remarquer à Molnier, s'il s'était contenté de les lâcher ainsi sans plus de précautions, elles auraient eu tôt fait d'accomplir leur terrible besogne. La police, alertée inmanquablement, aurait fait procéder à la fermeture des frontières. Notre homme eût été pris. Or, il ne fut jamais retrouvé. Jamais. Car il usa d'un procédé qu'on désigne désormais au sein de la profession, en hommage à son génie pervers, du nom de «scorpion à retardement de Larvatelle». Il plongea tout bonnement chacun de ses petits meurtriers en puissance dans un litre d'eau qu'il fit immédiatement congeler. L'expérience, souvent renouvelée en laboratoire, n'échoue jamais ; comme les grenouilles, les scorpions survivent sans mal à un séjour prolongé dans la glace. Leurs fonctions vitales, instantanément suspendues, reprennent graduellement à mesure qu'on les réchauffe, et ils n'en gardent pas la moindre séquelle. On estime qu'un scorpion survit sans problème aucun à des températures pouvant aller de moins vingt à plus soixante degrés centigrades!

La glace a fondu lentement, libérant peu à peu les scorpions, pendant que leur propriétaire s'enfuyait en toute quiétude ! Comme il avait pris soin de protéger ses blocs de glace à l'aide de sacs isothermes, notre homme a pu tranquillement quitter le pays. Les premiers décès n'ont été constatés que quarante-huit heures après sa fuite ! Quelques jours plus tard, chaque victime recevait chez elle une *Arachnanthe moschifera*, cette orchidée de Java, couleur crème, dont la forme évoque paraît-il celle d'un scorpion. Les fleurs étaient accompagnées de ces quelques mots du poète :

*Those poisonous fields with rank luxuriance crowned,
Where the dark scorpion gathers death around.*

– Notre homme avait des lettres ! Je me demande à quoi il peut bien occuper ses loisirs à présent... Peut-être est-il devenu chasseur clandestin de phasmes ou de mygales dans quelque réserve tropicale !

– Cela n'aurait rien d'étonnant.

*

Depuis quelques minutes, Coolter fixait à nouveau le cadre de bois ciré qui avait intrigué Quincampoix au début de la soirée. Les mains jointes, comme en prière, il fronçait une fois de plus les sourcils. Il finit par dire :

– Il m'est arrivé récemment une histoire pour le moins singulière.

– Vraiment? s'étonna faussement Quincampoix, réjoui de voir enfin son ami sur le point de lui faire part de ses préoccupations.

– Oui, quelque chose d'assez idiot, somme toute. Encore une histoire de collectionneur.

Coolter se leva, s'approcha du cadre et fit mine de le redresser, penchant la tête de côté, à gauche et à droite, comme si celui-ci eut été de travers.

– Oui, il y a vraiment des gens bizarres, murmura-t-il en se rasseyant.

Après avoir allumé un *purrito* particulièrement fétide au goût de Quincampoix, il poursuivit :

– Voici quelques semaines, j'ai appris par hasard la mort d'Ernesto Villameca, ce peintre argentin qui vivait en France depuis plus de cinquante ans. La plupart des gens qui connaissent et apprécient Villameca pour son œuvre picturale, notamment pour sa série de tableaux inspirée de ses lectures alchimiques, ignorent que Villameca était également un collectionneur de manuscrits. Un collectionneur discret, certes, mais acharné, pathologique. Il se rendait rarement en personne dans les salles de vente, mais vous avez dû souvent, sans le savoir, y croiser l'un de ses représentants. Une pièce de son petit pavillon en pierres meulières de Clamart était exclusivement consacrée à sa collection. La

porte en était blindée, les murs doublés. Certains des trésors qu'il y conservait à hygrométrie et température constantes auraient naturellement trouvé place dans la salle des manuscrits de la B.N. ou dans celle du British Museum. À ce propos, il exhibait volontiers à ses rares visiteurs un petit livre manuscrit qu'il attribuait à Lewis Carroll ; un ouvrage, en tous points, semblable à celui qu'on présente à Londres comme l'original d'*Alice au Pays des Merveilles*, offert par Charles Lutwidge Dodgson à Alice Liddell en 1862 ! Il possédait des petits dessins pornographiques particulièrement saisissants de la main de Victor Hugo, prétendument réalisés en transe, à Guernesey, sous l'impulsion de l'esprit du Marquis de Sade ! Avec pour encre le propre sang du dessinateur ! Mais tout cela a été préempté par la B.N., bien entendu ; la seule disposition testamentaire de Villameca était que le contenu exact de sa collection ne soit rendu public qu'au moment de la mise aux enchères. Et j'y étais ! Or, et j'en arrive à l'essentiel, Villameca s'était pris d'admiration dans sa jeunesse pour le poète Charles Laguépie, alors gloire vieillissante de l'arrière-garde décadente, et ce dernier lui avait en quelque sorte permis de faire ses premiers pas dans la société très fermée et un peu compassée des amateurs d'art parisiens. Paradoxe d'entre les paradoxes, quand on sait le peu d'estime que Laguépie leur portait. Villameca a ainsi, au fil du temps, et du vivant de l'auteur, amassé une quantité considérable de manuscrits laguépiens de toutes sortes allant du petit aphorisme griffonné sur un coin de nappe en papier dans un bistrot, à la seule traduction en français du *Mangeur de Haschisch*, un long poème en prose du poète californien Clark Ashton Smith. À la mort de Laguépie, des suites d'une embolie, on s'aperçut vite que Villameca s'était en quelque sorte institué l'exécuteur testamentaire du poète. Il n'a pas cessé par la suite, et durant près de trente ans, de dépenser sans compter, temps et argent, afin d'acquérir autant que faire se pouvait *l'ensemble* des manuscrits laguépiens connus. Il passe pour y être parvenu. Le clou de cette collection, selon moi, la voici : un piètre petit poème de jeunesse de l'auteur, annoté — voire adorné ! — plutôt que corrigé avec l'insouciance minutieuse de *l'aschischin*, par [Charles Hesseins](#), le dernier des « petits romantiques ». La seule vénération, raison généralement avancée par les biographes de Villameca pour expliquer cette obsession, m'a toujours paru peu satisfaisante. Je songeais à un projet d'édition intégrale dirigée exclusivement par Villameca, qui se serait chargé lui-même de saisir les textes. C'eût été dans le personnage. Une édition hors commerce n'était hélas pas à exclure. Or Laguépie, comment dire... est l'auteur qui a véritablement marqué ma jeunesse. Malgré ses nombreux défauts, son style parfois précieux, ses manies de vieille fille, je lui garde une affection toute particulière. C'est pourquoi vous ne m'avez pas trop vu au cours du mois qui vient de s'écouler : je préparais activement ma participation aux enchères.

Le jour venu, j'étais en bonne place. Les premières enchères, des petits carnets illisibles de William Brok, des notes insignifiantes de l'époux d'Eva Polgárdi, firent l'affaire de jeunes sots qu'eussent tout aussi bien ravis un accusé de réception ou une déclaration de revenus pourvu qu'y figurât quelques pattes de mouches de la main de leur auteur fétiche ! Nous laissâmes passer. Des choses plus intéressantes — mais hélas hors de portée financière — suivirent. Parmi elles, cet émouvant document ; l'œuvre d'un dément qui emportait en tout lieu et à toute heure un petit carnet où il notait le moindre de ses faits et gestes. Toute son existence, de l'âge de vingt-cinq à celui de soixante-cinq ans, y est rapportée. Villameca s'en était procuré on ne sait trop comment la dernière année (trois cartons). Les vingt derniers carnets ne comportent que ces quelques mots, répétés inlassablement : « Je suis en train d'écrire dans mon calepin ». Bel exemple d'énoncé performatif ! Quant aux derniers mots du dernier carnet, ils sont étonnants : « Je suis mort depuis trois minutes ». Après deux heures d'enchères diverses, le commissaire-priseur demanda toute l'attention des acquéreurs potentiels : dans le brouhaha qui suit inmanquablement ce genre de mise en garde, je crus déceler le nom de Laguépie. J'étais en transe. Une lettre à sa maîtresse, Julie Griche, même une simple carte de visite eussent suffi à mon bonheur. J'avais acquis ce petit cadre tout exprès. Que voulez-vous, avec l'âge, John Coolter s'embourgeoise ! Mais je compris tout de suite que quelque chose n'allait pas. Le commissaire-priseur céda la place à un grand bonhomme sec qui s'avéra être le notaire chargé de lire le testament de Villameca. À l'annonce de l'identité du nouveau venu, le silence se fit instantanément dans la salle. Le notaire chaussa ses lunettes, brisa le cachet de l'enveloppe qu'il tenait à la main et en sortit une feuille de papier rose pâle ; les dernières volontés d'Ernesto Villameca concernant les manuscrits Laguépie. D'une voix de baryton contrastant étonnamment avec sa faible corpulence, le notaire lut alors ceci (j'ai encore en mémoire jusqu'à la moindre de ses intonations) :

« Moi, Ernesto Villameca, peintre argentin, collectionneur français et citoyen du monde, à l'heure de quitter ce triste séjour, décide de faire savoir à ceux qui sont destinés à y demeurer quelque temps encore la vérité au sujet de mes rapports avec l'écrivain Charles Laguépie. Il est vrai que j'ai pu, dans ma prime adolescence, concevoir quelque admiration envers celui qu'un certain goût pour la provocation mêlé d'un talent certain pour l'ironie facile, désignait à la jeunesse bourgeoise en mal de dépravations innocentes comme un modèle d'irrévérence artiste. Ce sentiment a pourtant vite fait place à un dégoût prononcé pour la duplicité, le jésuitisme, la rouerie de cette vieille sangsue ! Je ne saurais trouver les mots pour exprimer l'exécration que m'inspire un personnage capable à ce point d'abuser son époque ! Je n'en ai d'ailleurs nul

besoin ; *La Bête*, cette huile morbide que je réalisai voici quarante-huit ans, et dont le symbolisme malsain a tellement dérouté la critique, c'était son portrait, tel qu'il m'apparaissait réellement ! Tous ses écrits, toutes ses prétendues diatribes contre l'embourgeoisement des arts ne visaient dans son esprit qu'à flatter dans le sens du poil les tenants de ce qu'il pressentait à juste titre devoir être le courant dominant du siècle nouveau ! Nous, jeunes artistes naïfs, étions à la fois sa caution sociale et sa source directe d'inspiration, pour ne pas dire de revenus ! Du jour où il me refusa la main de sa fille Mathilde — ce dont je lui sais gré à posteriori !, je compris qui était véritablement Charles Laguépie. Je n'ai eu de cesse, depuis lors, que de feindre — à bonne école ! — une admiration sans faille, dans le seul but de me concilier ses faveurs. J'ai ainsi pu, au fil du temps, réaliser mon ambition suprême : acquérir la quasi-totalité des manuscrits de Charles Laguépie, et ce dans le seul et unique but de les détruire irrémédiablement et systématiquement ! Ainsi, n'existe-t-il plus à ma connaissance en ce monde un seul exemplaire de son écriture ! Mieux, j'ai pu également acquérir et détruire huit de ses recueils dont les éditions hors-commerce n'existaient qu'en tirages de vingt à trente exemplaires et qui n'avaient fait l'objet d'aucun dépôt. J'ai également à ce point falsifié les textes des éditions courantes parues sous ma direction que nul ne pourra jamais plus être sûr de l'authenticité d'un texte laguépien ! Ceci est mon testament. »

– Voilà, reprit Coolter après un long soupir, ce que peut faire la bêtise et l'acharnement d'un fou. Charles Laguépie n'a pour ainsi dire jamais existé !

Quincampoix gardait les yeux fixés sur le cadre vide, sur le néant tragico-comique qu'étaient devenues la vie et l'œuvre de Laguépie.

Coolter murmura quelque chose d'inaudible.

– Que dites-vous ? interrogea Quincampoix.

– Je disais : voilà ce qui explique son fameux Athanor.

– ... ?

– Villameca passait pour avoir installé dans son petit pavillon un four alchimique. On disait qu'il obtenait certains de ses pigments grâce à d'anciennes formules retrouvées par lui dans des manuscrits alchimiques faisant partie de sa collection. On n'en a pas retrouvé trace ! Par contre, je ne doute plus à présent de la nature des fumées qu'on voyait de temps à autre sortir de sa cheminée ! Il y brûlait les œuvres de Laguépie !

– Quelle histoire ! Alors, ses fameux fusains ? !...

– Les cendres de Laguépie !

Coolter éclata d'un grand rire qui résonna franc dans la cour intérieure du petit immeuble.

– Bah ! *Solo se vive una vez*, comme disent les Espagnols ! Que diriez-vous d'une bonne bière bien fraîche, Isidore ?

Quincampoix, vaincu par l'humeur communicative de son ami, acquiesça d'un haussement de sourcils.

Mulhouse, Dole, Antoñan del Valle, 1996

Première parution: *Le Codex Atlanticus* n°4, [La Clef d'Argent](#), Dole, 1998.

*Vous vous demandez qui sont John Coolter et Isidore Quincampoix?
Vous n'avez jamais entendu parler des expériences du Professeur Bowsberry?
Vous ne savez pas ce que c'est qu'une Chipougne?*
Visitez au plus vite le site de l'Institut d'Ethnocosmologie Appliquée !



- <http://iea.free.fr/>
- <http://clefdargent.free.fr/>